

MADELEINE LAIK

LA PASSERELLE  
LES VOYAGEURS

DIDI BONHOMME

edilig

COLLECTION "THÉÂTRALES"

MADELEINE LAIK

LA PASSERELLE

LES VOYAGEURS

DIDI BONHOMME

*Edité avec le concours  
du Centre national des lettres*

COLLECTION « THÉÂTRALES »

« THÉÂTRALES »  
Collection dirigée  
par Jean-Pierre Engelbach et Jacques Pellissard

Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente  
FÉDÉRATION NATIONALE DE THÉÂTRE.

Maquette : Yves Raynaud.

Tous les droits de reproduction même partielle par quelque procédé que ce soit  
réservés pour tous pays. Copyright EDILIG, 3, rue Récamier, 75341 Paris Cedex  
07 - ISBN 2-85601-181-0 - ISSN 0293-2717.

*Madeleine,*

« Comment vivre quand les raisons font défaut ? », voilà la question  
qui traverse tous tes personnages, qui motive toutes les situations  
où ils se trouvent confrontés, et CONTRE laquelle ton écriture  
s'inscrit.

Paul Allio

## MADELEINE LAIK

Madeleine Laik est née à Oran qu'elle a quitté durant la guerre d'Algérie. Docteur en psychologie et licenciée en sociologie, elle suspend en 1976 ses activités de psychologue en institution pour se consacrer à l'écriture d'un livre paru aux Editions Denoël : « Fille ou garçon », qui, au croisement de l'enquête sociologique et de la fiction, analyse la conscience des sexes chez les enfants.

Elle poursuit sa démarche avec un autre livre paru en 1979 chez Robert Laffont : « La peur qu'on a. »

En 1980, elle crée la compagnie « Les Téléférériques », collectif de dix femmes qui prend en charge des « ateliers » d'écriture avec des adolescents dans divers centres culturels.

C'est à partir de cette expérience qu'elle écrit le scénario d'un film de fiction long métrage « Un homme à l'endroit, un homme à l'envers » qui obtient un prix au concours de scénarios organisé par le Centre national des lettres et l'Office du cinéma (1979) et qu'elle met en scène l'été 1983.

Elle écrit ensuite « Transat » paru en tapuscrit sous le titre de « Madame Sarah » (mai 1982) publié ensuite (Collection Enjeux) et enfin présenté à Paris à Théâtre Ouvert.

Cette pièce, par ailleurs, a été mise en onde à France-Culture et à Radio Suisse romande, également traduite en Amérique, en Allemagne et en Hollande (prochaine création printemps 1987), mise en espace par « Ubu Théâtre » à New York et présentée à Grenoble (avril 1986) au Théâtre de la Transparence (coproduction de la Maison de la Culture de Grenoble).

« Double commande » et « Les voyageurs » également diffusés par le Théâtre Ouvert ont été mis en onde à France-Culture et à la Radio Suisse romande.

« Les voyageurs » ont été présentés au printemps 1986 à La Rochelle au Théâtre de la Ville-en-Bois et ont été joués au Salon des Auteurs de Poitiers en avril 1986.

Elle continue à diriger la compagnie « Les Téléférériques » en organisant des stages d'initiation à l'écriture de scénarios et un

travail d'improvisation avec des jeunes autour de la **question de la dissidence** à partir de l'Antigone de Sophocle (présentation en mai 1987 au Festival des Amandiers).

Ses dernières pièces « La Passerelle » et « Didi Bonhomme » présentées au Salon des auteurs de Poitiers (avril 1986 et 1987), au Festival d'Avignon (juillet 1986) et au Festival des auteurs de Montluçon (avril 1987) sont en cours de réalisation. Elle se consacre actuellement à l'écriture d'un roman policier : « Le neveu de La Rochelle ».

## LA PASSERELLE

*pour Paul*

## PERSONNAGES

**Sam et Pilou**  
**Le visiteur-narrateur**  
**Magda.**

## LIEUX :

*Deux duplex jumeaux qui se font face dans une impasse située à Orly II, ville nouvelle fictive proche de l'aéroport de Paris.*

## PREMIER TEMPS : LE JOUR

*Il aurait pu choisir un autre moment pour le lui dire. Magda était dans l'eau.*

*Dans l'eau, sans leurs vêtements, les gens sont beaucoup plus vulnérables.*

*Il y a eu un moment de silence. Sam continuait de se raser tout en guettant les réactions de Magda dans la glace, puis elle lui a dit : « Mes bagues, passe-moi mes bagues. »*

*Elle lui a dit ça d'une voix blanche, sans expression. Il lui a donné ses bagues et elle est sortie du bain.*

*Aussitôt Sam s'est mis à saigner.*

**Sam :** J'ai mis un certain temps avant de comprendre qu'après son départ Magda n'était plus là.

Il y a dans l'absence de quelqu'un qui vient de s'en aller une sorte d'aberration logique.

La présence, elle, se défend toute seule.

La Tour Eiffel, par exemple, c'est irréfutable, mais l'autre qui change de statut en s'en allant et s'emporte avec lui au moment où il part, alors là, il y a quelque chose que je ne comprend pas. C'est comme ce sandwich, hier, au restaurant, chez « Dolly » et sa disparition subite, un énorme sandwich aux rillettes !

Je regarde : il n'y avait plus rien entre mes mains.

Non ! Je n'ai pas mangé Magda !

Quelques instants plus tard, le téléphone s'est mis à sonner.

J'étais toujours assis sur le rebord du lit.

Elle venait de claquer la porte...

**Pilou :** Je n'ai pas entendu de cris. Ils avaient fermé la baie vitrée. De toutes les manières, j'en suis sûr, aucun des deux n'a crié. Magda est restée encore un instant en peignoir, la tête appuyée contre la vitre et puis brusquement elle a enlevé son bonnet de bain et elle a disparu dans le « dressing ».

Quand Sam est revenu de la salle de bain, elle était déjà en train de faire sa valise.

Sam s'était blessé en se rasant.

INSTALLATION

## LES VOYAGEURS

*Mon père était très pudique. Ma mère se plaignait souvent de sa réserve. Il ne lui montrait jamais son affection en public. Pourtant, ce jour-là, lorsqu'elle l'accompagna à l'arrêt du bus, il lui envoya, au moment du départ, un baiser à travers la vitre. Il portait un pardessus bleu marine. Elle ne le revit plus jamais. Mon père n'a pas fait une fugue. Il est mort. Arrêt cardiaque.*

## PERSONNAGES

### Les couples :

**Mathilde et Solange** : les tchatcheuses

**Sadoun et Laurent** : les enfants

**Pierre et Rachel** : les amants

### Les gens seuls :

L'enquêtrice

L'artiste

La conductrice

## LIEUX :

L'autobus numéro 68

Les abribus.

## MUSIQUE :

Opéra. La Callas : « La Norma »

« Les Voyageurs » a été créée par le Théâtre de la Ville-en-Bois de La Rochelle en mars 1986 dans une mise en scène de Dominique Proust.

## I INSTALLATION

### LUNDI

*Le matin entre le cimetière et les Pyramides.*

**L'artiste** : Je préfère être seul pour voyager en commun. D'ailleurs, de plus en plus souvent je préfère être seul... Les témoins, les vrais témoins sont toujours des hommes ou des femmes seuls, des « SEULS »... Une vie de témoin... j'ai une vie de témoin... Petit déjà, nous étions quatre du même sexe mais moi... Je ne pourrais jamais plus vivre à deux, vivre en couple, l'autre me priverait de mes temps morts... Petit déjà, au moment où le bateau coulait, les autres prenaient le canot de sauvetage mais moi...

*L'artiste est obligé d'arrêter d'écrire pour laisser sa place à une personne âgée. Il se lève et s'approche des enfants. Ils parlent très fort. Ils sont tous les deux debout et s'accrochent à la barre. L'artiste secoué saisit la poignée orangée...*

**Sadoun** : ... Alors, à ce moment-là, ils ouvrent une bouche d'égoût et...

**Laurent** : Une bouche d'égoût, en pleine campagne ! C'est pas possible !

**Sadoun** : Enfin, un soupirail, une trappe, si tu préfères... ça s'ouvre et ils commencent à sortir du tunnel, les uns derrière les autres, en ordre et en silence, comme des taupes qui avancent sous la terre et dès qu'ils entendent le signal...

**Laurent** : Et les Allemands ? Où ils sont les Allemands ?

**Sadoun** : Mais attends ! Laisse-moi finir... Steve McQueen fait le guet et à chaque fois que le phare des Allemands...

**Laurent** : Un phare, quel phare ?

**Pierre** : Cette nuit aussi ?

**Rachel** : Oui, comme toutes les autres nuits.

**Pierre** : Et j'ai parlé longtemps ?

**Rachel** : ...

**Pierre** : Dis-moi !

**Rachel** : ...On aurait dit une récitation avec une strophe qui revenait, toujours la même... tu avais une petite voix.

**Pierre** : Une strophe ?

**Rachel** : ... J'entendais mal, tu murmurais... Mais au matin, tu as crié en rejetant les couvertures, tu t'es assis sur le lit en montrant quelque chose dans la chambre... ou quelqu'un, oui, c'est ça ! Tu appelais quelqu'un.

**Pierre** : J'avais les yeux ouverts ?

**Rachel** : C'est bientôt Solférino, Pierre, n'oublie pas !

**Pierre** : J'ai plus cinq ans ! Alors, mes yeux ?

**Rachel** : Si, la nuit, quelquefois... Ils étaient grands ouverts.

**Pierre** : Et je criais, j'avais peur ?

**Rachel** : Non... Tu appelais très fort... un nom bizarre, je ne m'en souviens pas.

**Pierre** : Cherche, je t'en prie !

**Rachel** : Tu vas rater Solférino, Pierre, lève-toi !

**Pierre** : Souviens-toi, c'était un nom de femme ?

**Rachel** : Non... des syllabes... plusieurs syllabes accolées... j'ai oublié. Appuie sur la sonnette, Pierre, tu vas dépasser Solférino.

**Solange** : Elle a les jambes aussi longues qu'un homme... pour une femme, c'est rare.

**Mathilde** : Je me suis toujours demandée comment elle faisait pour garder le col de son chemisier aussi blanc... avec toute cette poussière de la circulation !

**Solange** : Elle ne porte pas de chemisier, c'est juste un col, une garniture démontable, amovible... j'en suis sûre.

**Mathilde** : Elle n'aurait rien sous son costume ! Seulement le jabot qui dépasse ?

**Solange** : Oui, oui, c'est mon impression. Parle moins fort, elle nous écoute, dans le rétroviseur, j'ai vu ses yeux.

*Silence, puis l'une des d'eux reprend en chuchotant :*

**Mathilde** : Pour faire ce métier, elle est belle... Elle ne ressemble pas du tout aux autres, on dirait un mannequin de *Elle*... Moi aussi, j'aimerais bien avoir un bus.

*Arrêt Solférino. Chuintement des portières.*

**Solange** : Qu'est-ce que tu dis ?

**Mathilde** : J'ai dit MOI AUSSI J'AIMERAIS AVOIR UN BUS.



**Anna** : Je m'appelle Anna et John m'a enfermée.  
Je suis autorisée à lui écrire.  
Je glisse mes lettres dans un tube  
et il les reçoit dans sa loge.  
John est concierge.  
Il y a donc ce tuyau entre lui et moi,  
ce trou où j'enfonce mes lettres.  
Voilà...

Bientôt j'entendrai les éclaboussures des petites filles au dessous.  
Elles sont très propres.  
C'est le père qui les nettoie.  
Elles ne sortent de l'eau qu'au bout d'un long moment de joie.

John est obligé de surveiller Tékane, la jeune femme du troi-  
sième. Elle souffre de solitude alors elle vole le courrier des  
voisins. Elle a le poignet très fin.  
Hier John l'a prise en flagrant délit.  
Voilà...

Il faut que je vous parle du « Tonto », c'est important.  
« Tonto » ça veut dire « Imbécile » en espagnol.  
J'aimerais trouver les mots pour vous transmettre mon  
inquiétude.  
Le Tonto marche avec les bras en cerceau, légèrement décollés  
du corps et trop courts.  
Il porte un duffel-coat étriqué, fermé par des boutons en bois et  
garde toujours collé aux lèvres un sourire mièvre, poisseux  
comme un bonbon.  
Le Tonto doit avoir sa vie comme tout le monde,  
des heures d'entrée et de sortie, ses activités propres,  
un emploi du temps,  
or, depuis six mois maintenant,  
chaque fois que je descends dans la rue,  
à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit,  
Je croise le Tonto.

J'avais beaucoup d'amis  
mais John m'a coupé le téléphone.

**Anna** : Alors je lui ai dit : « Mais pourquoi, ça va servir à quoi ? »  
Il ne m'a pas répondu tout de suite il a observé un temps de silence, un blanc pour réfléchir il fait souvent ça un jour il s'est même enfoncé le poing dans la bouche au sens figuré pour s'empêcher de parler et il a dit : « Je conserve l'espoir. »

— Mais enfin, John, je ne t'aime plus !

Ce n'est pas parce que tu m'enfermes  
que je vais retrouver mon amour !

Il s'est tu une deuxième fois et il s'est retourné.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais moi,  
chaque fois que je vois un homme de dos, immobile,  
avec les extrémités des bras cachés,  
je crois toujours qu'il va uriner.

Je tue le temps.

J'ai demandé à John des aiguilles pour tricoter mais il a refusé. Il tient à ce que je conserve les mains libres pour réfléchir. Il dit qu'à force il y aura forcément une percée.

— Mais une percée de quoi ? Qu'est-ce que tu veux qui perce entre quatre murs ? !

Il m'a répondu : la vérité.

Ensuite il a sorti la boîte d'allumettes et on s'est remis à faire des vœux.

Il ne se brûle pas, John, il s'exerce dans sa loge.

Il sait attendre le dernier moment pour mouiller ses doigts et écraser l'allumette.

Je ne sais si je vous l'ai dit

mais John est concierge dans mon immeuble.

Il m'a enfermée chez moi.

C'est Andy qui a choisi d'habiter ici ce n'est pas moi.

Avant on habitait une chambre meublée Quai-de-la-Rapée.

Il faisait froid mais moi je me sentais bien,  
on avait un vis-à-vis direct sur le métro aérien.

Alors, dès qu'Andy était parti, je fonçais dans le cabinet de toilettes, je m'habillais de pied en cape et je m'installais à la fenêtre avec mes aiguilles.

Les voyageurs avaient fini par s'habituer.

Quelquefois même ils me faisaient des signes.

Je leur répondais.

Jusqu'au jour où je me suis trop penchée.

Il m'a fallu au moins une heure pour remonter ma laine.

Heureusement ce jour là Andy est arrivé en retard.

Andy, c'était mon mari.

Je ne sais si je vous l'ai déjà dit mais John n'est pas vraiment concierge.

Il est remplaçant-concierge.

Il m'a écouté avec soin, les mains dans ses poches,  
en me tournant le dos comme à son habitude  
mais maintenant ça y est je suis rassurée je ne crains plus qu'il urine sur la moquette et il a conclu fermement en disant : « Il n'y a aucun mal je pense pour une femme à aimer regarder s'écouler le flot des voyageurs. »

Quelquefois c'est étrange ! Je ne savais plus  
si c'était eux ou moi qui bougeaient...

Ça, je ne l'ai pas dit à John !

**Anna** : John m'a défendu de tuer le temps.

Alors maintenant, chaque matin, avant de distribuer le courrier, il monte chez moi, il me sort du lit et il m'oblige à m'habiller.

— Tu sais, John, ce n'est pas parce que je suis chaussée que ça va m'empêcher de dormir ! Ce n'est pas une robe qui me maintiendra les yeux ouverts.

Il pense que « Oui, malgré tout, dans une certaine mesure ».

Moi j'avais calculé qu'en faisant la grasse matinée jusqu'à la sieste et en me recouchant vers sept heures, je me débarrassais au moins de la moitié du jour.

Il m'a menacée de coudre les draps du lit avec les couvertures si je réitérais.

Alors je lui ai dit : « Mais c'est long, John, une journée ! Même en hiver ça n'en finit plus ! Si au moins tu me rendais le poste ! »

Il a dit « Non » que j'allais encore gagner du temps avec les images, qu'Andy avait laissé faire par lassitude mais que lui, John, serait plus fort que lui.

— Mais enfin, John ! À quoi ça sert de te battre avec un mort ? Renonce à cette expérience, laisse moi sortir !

Il a répondu qu'il continuait à garder confiance, que je finirai par le voir sous un nouveau jour, qu'il avait connu un cas semblable dans son enfance, une femme qui à force de chercher avait fini par retrouver son amour.

— Mais l'amour, John, c'est pas une balle !

John pense que personne ne va rien comprendre à cette histoire, que je manque de clarté et dois raconter les choses plus simplement.

Un homme, une femme, un « clash ». La femme s'en va.  
Elle s'appelle Magda.

Lui, Sam, reste seul. Enfin, presque seul.

En face, juste en face, dans un duplex jumeau et symétrique habite Pilou, l'ami d'enfance de Sam, la sentinelle du couple, l'observateur intime.

Une – *Passerelle* – métallique, suspendue au-dessus du vide relie ces personnages, en même temps qu'elle proclame un dialogue impossible.

Pendant le temps d'un trajet dans Paris, l'autobus – le 68 – roule...

Du cimetière de Bagneux à la place Blanche, *Les voyageurs* parlent...

Qui sont-ils ?

Subitement l'un d'eux disparaît. Puis un jour, l'autobus change sa trajectoire habituelle et ne s'arrête plus.

Anna, une jeune veuve est enfermée dans son appartement. Dans un autre appartement, une adolescente, *Didi Bonhomme* est privée de week-end par ses parents. John, le concierge tient le rôle de gardien. Les trois personnages composent ce court monologue à plusieurs voix ; un rêve éveillé, une fable sur l'écriture, la faute et l'emploi du temps.

Avec ces trois textes d'une écriture vivante et imaginative, Madeleine Laïk nous propose un univers où le quotidien devient un jeu, un théâtre insolite et drôle.

651178/6



9 782856 011812

ISBN : 2.85601.181.0

56 F